



*Comédie  
Romantique*

---

Il suffit  
parfois  
d'un rien...  
et d'une  
suite !

---

Tiphaine HADET

Tiphaine Hadet

Il suffit parfois d'un  
rien... et d'une suite !

© Tiphaine Hadet, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6656-3

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À toutes les femmes...  
À toutes celles qui portent un prénom de princesse...  
À toutes celles qui portent un prénom de princesse Disney...  
À toutes celles qui portent un prénom de princesse Disney et qui l'assument...

« *Rêve ta vie en couleurs. C'est le secret du bonheur.* »  
Walt DISNEY

Pour mes filles...

« Donc ta mère avait raison sur toute la ligne et, toi, tu t'évertues bêtement à nier l'évidence alors que tu crèves d'envie de danser la lambada au milieu de la Place de la Concorde ! C'est dingue ! »

Hervé s'affale encore un peu plus sur le canapé du salon de ma mère, Luisa. Les pieds en équilibre sur une table basse qui doit avoir notre âge, il me regarde, les yeux remplis de milliers de points d'interrogation.

« Hervé Liémont, tu es prié de te tenir correctement chez moi et de retirer tes guiboles de mon mobilier !

— Pardon Luisa ! »

Alors qu'elle ne fait que passer, ma mère ne manque pas de nous faire la leçon, sous nos regards amusés et enfantins. Malgré nos vingt-quatre ans et l'absence totale de lien légal entre elle et mon meilleur ami, elle se comporte de la même manière avec nous deux depuis près de six ans. Comme une mère. Comme une confidente. Une protectrice. Une louve. Elle a pris la place de celle qui a tourné le dos à son fils quand il a obtenu son bac ce qui, dans une même phrase, peut paraître totalement incompréhensible.

C'était au lendemain des résultats. Tout comme moi, Hervé avait obtenu le précieux sésame avec une mention bien et les félicitations chaleureuses et sincères de la plupart de nos professeurs. Il savourait donc sans détour cette victoire dont nous pensions qu'elle allait marquer notre entrée ferme et définitive dans l'âge adulte. Pourtant, pas de beuverie, pas de fête, ni de nuit blanche. Pas d'introspection musicale au cœur du siècle dernier à coups de lacs du Connemara ou de Partenaire particulier. Aucune séance de libération chamanique, perdus au milieu d'une forêt. Juste une journée off tous les deux à improviser des bonheurs simples et quotidiens. À son retour d'une séance de cinéma, après m'avoir raccompagnée dans l'immeuble des Freunberger, dans le hall d'entrée de son appartement cosu de la proche banlieue parisienne, trônaient deux immenses valises qu'Hervé ne reconnaissait pas. Et derrière, ses géniteurs, l'un à côté de l'autre, version Deschiens debout et sans un sourire. Ni le moindre signe d'intelligence. Sa mère fixait le sol carrelé. Son père avait déposé son regard loin derrière lui et, sur un ton monocorde, avait dégainé une tirade sans fard. « Nous ne pouvons plus t'héberger sous notre toit. Tes choix de vie ne sont pas les nôtres et nous ne pouvons pas les cautionner, ni les accepter.

Nous pensons qu'il est préférable pour tout le monde que tu t'éloignes pendant un temps. Pour que chacun réfléchisse. Tu resteras toujours notre fils. Du moins, sur le papier. Mais il est temps que tu prennes ton envol et que tu te poses les bonnes questions. La débauche n'est pas une option. Notre porte se rouvrira peut-être un jour. Quand tu auras compris notre position et nos arguments. »

Nul besoin d'aller plus loin. Le père d'Hervé avait attrapé sa mère par l'épaule, sans ciller. Mon ami avait alors pris une profonde inspiration, attrapé les deux grandes valises en serrant les dents et quitté le cocon familial dans la précipitation. Ses bagages pesaient une tonne et demi. Mais il s'était instantanément senti plus léger. Et il avait fait le chemin dans le sens inverse pour déposer sa vie au milieu du minuscule salon de la loge de ma mère. Il avait fini par s'effondrer dans nos bras après une des répliques dont ma chère maman a le secret.

« Tes parents ont tellement espéré que tu finisses par épouser ma Caroline, que veux-tu ? Il aurait fallu que je la fasse moins géniale et un peu plus masculine ! »

Depuis, ma mère comme moi n'avons eu de cesse de l'aider. Si le lycée nous a permis de nous rencontrer et de devenir amis, l'entrée dans les années post-bac a fait de nous trois une vraie famille. Plus aucun évènement ne se fête autrement qu'ensemble. Les secrets ne restent jamais silencieux très longtemps. Six ans après, nombreuses sont nos traditions. Le gratin de chou-fleur un dimanche par mois. Les anniversaires dans des lieux insolites. Les sorties dans les endroits qu'on considère branchés dans la capitale. Les séances de karaoké improvisées. Les soirées à refaire le monde et à tenter de trouver une solution pour séduire coup sur coup Bradley Cooper et Channing Tatum. J'ai toujours été plutôt bad boy capable de me chanter Toto Cutugno au coin d'un feu. Hervé a toujours aimé les muscles et les yeux de braise. Pas de jalousie.

« Et donc le concert des années 80, c'était comment ? »

Il y a trois jours, au lendemain d'un premier baiser sur fond d'un Beethoven avorté, Franck et moi sommes allés comme convenu assister au spectacle réunissant les idoles de mon enfance. Sabine Paturel, Cookie Dingler, Jean-Pierre Mader, François Feldman, Léopold Nord et vous, Emile et Images. Plus de deux heures à me déhancher dans la fosse, entourée de quadragénaires gonflés à la naphthaline et accompagnée d'un Franck... décontenancé. Il a réussi à se déhancher sur « Macumba » et « Les démons de minuit » mais est resté assez stupéfait que je puisse verser une larme en fredonnant « Les valse de Vienne ».

En sortant de la salle de spectacle, Franck a pris les rênes du reste de la soirée en m'emmenant dans un restaurant italien niché au fond d'une cour typiquement parisienne. Il semblait connaître le patron et « L'italiano » a retenti alors que j'engloutissais sans élégance un tiramisu dont le goût réveille encore mes papilles rien qu'en y pensant. La nuit avancée ne nous a pas empêchés de conclure la soirée par une balade digestive sur les quais de Seine.

« Je sais désormais un peu plus qui tu es. Mais je ne sais rien de ton métier. Je sais que tu es libraire mais je me demande bien comment tu l'es devenue.

— C'était une évidence pour moi depuis longtemps. J'ai toujours aimé lire. Enfant, je n'allais jamais au parc avec ma mère. Notre sortie du samedi, c'était dans une librairie. Rarement la même. Ma mère trouvait génial de me les faire visiter dans toute la ville. Parfois, nous allions dans des musées mais je n'y prenais pas autant de plaisir. Dans les échoppes, je pouvais flâner avec d'autres badauds, sentir l'odeur des pages, découvrir les romans, les recueils de poésie, les bandes-dessinées, les auteurs, les illustrateurs, les éditeurs. Mais j'ai toujours été consciente que, au-delà, je me trouvais toujours dans des lieux imprégnés d'histoires nombreuses et ça me fascinait. Vers six ou sept ans, j'imaginai que les personnages sortaient des livres la nuit. Un peu comme dans « Le soldat rose ». Je pense que ma vocation vient de là. Même si l'évidence s'est faite plus prégnante quand j'étais au lycée. Toutes mes camarades rêvaient de luxe, de cosmétiques, de choses qui ne m'évoquaient rien. Seuls les livres me passionnaient à l'époque !

— C'est une belle enfance que tu as eue dis-moi !

— Je n'ai jamais eu à m'en plaindre malgré les manques sur le papier ! »

Nous avons gardé nos distances. Quelques baisers de temps à autre, furtifs et hésitants. Mais pas de main dans la main ni de bras autour de la taille. Il n'a posé aucune question sur les manques que je n'ai fait qu'évoquer. Il s'est montré attentionné mais pas envahissant. Je n'ai jamais eu le sentiment de passer un interrogatoire. Vers deux heures du matin, Franck a proposé de me raccompagner en voiture. Au pied de l'immeuble, il s'est garé sur une place de livraison à quelques mètres de l'entrée, a coupé le moteur et s'est tourné vers moi. Je ne lui ai pas laissé le temps d'ouvrir la bouche.

« C'est étrange que nous n'ayons pas croisé Victoire et ton frère au Grand Rex puisqu'elle a vu le camion avant-hier.

— Ah bon ? Ça te surprend ?

— Elle est capable de tout et j'imagine que me savoir en ta compagnie doit

faire friser son dernier lissage brésilien. Son nouvel objectif de vie doit inclure le fait de me défigurer et de t'envoyer aux Bahamas pour une durée indéterminée en compagnie de ses meilleures copines célibataires.

— Je suis un grand garçon et je n'ai aucune envie de partir à l'autre bout du monde pour le moment. Par contre, Georges a eu une subite envie ce matin d'emmener sa jeune épouse en week-end dans un château proposant un menu quatre étoiles au cœur du Vexin. »

J'imagine que des milliers de points d'interrogation ont envahi insidieusement mon visage.

« Faire plaisir et organiser des surprises, on a ça dans le sang dans notre famille. Mon frère ne déroge pas à la règle. Surtout quand je lui souffle l'idée par téléphone. »

Je n'en reviens pas.

« Tu avais prévu... »

— Je voulais éviter une nouvelle rencontre fortuite et que ça se termine en pugilat façon Jennifer Aniston versus Angelina Jolie, bien que vous n'ayez aucune envie de vous battre pour le même mec. Mais j'ai bien compris que tu ne devais pas faire partie des plans de ma belle-sœur, de près comme de loin. Par contre, je ne te cache pas que j'aimerais que tu fasses encore un peu partie des miens. »

J'étais épatée et gênée en même temps par cette fin de soirée qui ne demandait qu'à en voir d'autres se dessiner dans un futur proche.

« Bon est-ce que je dois demander à la mairie de Paris de faire projeter un message sur la Tour Eiffel pour notre prochain rendez-vous ? »

J'ai répondu dans un fou rire.

« Ça aurait de la gueule mais j'suis pas convaincue. »

Devant son air renfrogné, j'ai tenté une explication très hasardeuse.

« Tu sais ce qu'on dit ? Les relations qui démarrent dans l'intensité, ça tient pas la route. »

— Ah ouais, carrément ?

— Ben oui... enfin...

— Donc tu aimes la musique des années 80 et tu comptais me cacher encore longtemps ton goût pour le cinéma politico-romantico-américano-keanureevesien ?

— Comment tu sais ?

— J'ai vu Speed une bonne vingtaine de fois et j'avoue que j'ai quand même

assez souvent rêvé que Sandra Bullock m'embrasse au milieu d'un tarmac en feu ! »